

*rudis indigestaque moles*. Au fait, c'est presque ce chaos lui-même que le poète avait la prétention de dépeindre. Il a pris les premiers versets du chapitre VI de la Genèse : *Cumque cœpissent homines multiplicari super terram, et filias procreassent, videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant... Gigantes autem erant super terram in diebus illis* (6); et il leur a donné une glose de sa façon. C'est-à-dire que de l'aventure d'un de ces *filii Dei*, d'un *ange*, comme il l'appelle, qui renonce à sa condition de personnage céleste pour devenir l'époux d'une de ces filles des hommes, il a fait une histoire d'amour. Voyez-vous le gracieux poète se débattant au milieu de ce monde gigantesque qu'il essaie de créer, épuisant sa facilité à imaginer des choses énormes, monstrueuses, des combats antédiluviens dans lesquels un géant défonce d'un coup de tête la poitrine de son adversaire, employant en un mot ses doigts de joueur de luth à entasser le Pélion sur l'Ossa, à l'instar de ses héros ?

Je ne dirai rien de plus de *la Chute d'un Ange*. J'ajouterai seulement que l'erreur du poète s'est étendue jusqu'au style, qui est devenu en quelque sorte matériel. Sainte-Beuve avait signalé dès *Jocelyn* cette tendance chez Lamartine. Le sûr critique déclarait avec raison qu'il préférerait parfois un vers métaphysique à une image matérielle trop particularisée. « L'épithète qui semble propre et qui n'est que pittoresque, disait-il, ne remplace pas toujours l'épithète métaphysique ; toutes les nuances du prisme, en

---

(6) Comme les hommes avaient commencé de se multiplier sur la terre, et qu'ils avaient engendré des filles, les fils de Dieu, voyant qu'elles étaient belles en choisirent quelques-unes pour épouses... Or, en ces temps-là, des géants étaient sur la terre...